

du paradis la délaissaient dans sa misère, et le « lamma sa baothani » s'échappa de ses lèvres comme il tomba des lèvres de Jésus.

Frère Martin Ladvenu s'agenouille près de l'infortunée, mêle ses larmes aux siennes, et pour lui cacher sa propre agonie lui retrace celle du Sauveur.

La chrétienne ardente se réveille à la voix du moine. Jeanne impose silence à sa chair révoltée, son esprit remonte vers le ciel, elle demande à recevoir l'eucharistie.

Un prêtre de la paroisse entre dans le cachot. Aucun clerc ne l'accompagne, il a négligé de passer à son cou l'étoile bénite, et cache sous ses vêtements les vases sacrés, comme s'il redoutait qu'on le surprit remplissent pour la condamnée les devoirs de son ministère.

Quelques minutes après, les cloches s'éveillent dans les tours paroissiales. Jeanne écoute cette mélodie tant aimée jadis : elle se souvient de la chapelle où, bergère, elle invoquait la Vierge Marie ; elle se dit que pour la dernière fois elle entend la voix d'airain qui lui parlait du ciel.

Une lueur lointaine se montre, s'approche, grandit, illumine le couloir et remplit bientôt le cachot.

Deux voix douces, émues, psalmodient, et Jeanne distingue le chant des litanies, auxquelles le chœur des prêtres répond : « Priez pour elle ! » prédiction sinistre ! Mais Jeanne n'est plus de ce monde. Un banc de chêne se transforme en autel, les vases du saint sacrifice s'éblouissent au milieu des cierges.

La messe est célébrée dans le cachot ; les archers se pressent dans le couloir ; Jeanne s'absorbe en son Dieu...Le prêtre la bénit une dernière fois.

Le géôlier se glisse au milieu des soldats et pose aux pieds de Jeanne une robe en serge noire. Frère Martin la lui désigne et baisse la tête ; Jeanne se lève, puis avec une angélique modestie elle remplace ces habits d'homme par la robe qu'on lui destine...Pierre Cauchon s'est souvenu de sa prière : la robe est longue, bien longue, elle cache ses pieds nus...mais, raffinement barbare, afin d'empêcher Jeanne d'oublier quel genre de mort l'attend, on a peint des langues de feu sur le « san benito » qui l'enveloppe comme un suaire.

Pour la seconde fois Jeanne se trouble. Pour la seconde fois, elle repousse le calice que le Christ supplia trois fois son père d'éloigner de lui...

Des sanglots soulèvent sa poitrine, son beau visage ruisselle de larmes...Elle a peur, cette enfant. Elle se détourne du bûcher.

—Rouen ! Rouen ! dit-elle, seras-tu ma dernière demeure ?

Un bruit de pas lourd retentit, les soldats remplissent le cachot, ils viennent chercher la condamnée. Deux prêtres se joignent à Martin Ladvenu pour la reconforter ; Jean Massieu, qui tant de fois lui permit de prier devant la chapelle, et Isambert de la Pierre.

Une lourde charrette attend dans la cour.

Jeanne, frappée de terreur, éblouie par la lumière du ciel, recule et frémit. Le dominicain la soutient l'aide à monter dans le chariot ; Isambert de la Pierre et Massieu se placent auprès d'elle.

La voiture s'ébranle et cahote sur le pavé. Une immense clameur s'élève de la foule ; les huées, les vociférations, les injures, les menaces, les exclamations de pitié, les cris d'horreur, de colère, de haine se pressent sur toutes les lèvres. Jeanne lève les yeux sur la multitude, puis ses regards se fixent sur le ciel.

Huit cents hommes d'armes sont massés en deux lignes sur le chemin qui conduit du château à la place du Vieux-Marché. Toute la garnison est sur pied, heaume en tête, glaive et guisarme au poing.

La condamnée s'enveloppe d'un calme suprême, l'approche de l'éternité la couvre d'une beauté sublime, sa mitre infamante rayonne comme une auréole.

Soutenue par Isambert et Martin, elle descend de la charrette et gravit les marches de l'estrade drapée de noir. De là le peuple la voit à son aise quant à Jeanne, elle ne voit plus que Dieu.

Elle s'agenouille sur l'estrade et prie.

Elle parla, disent les historiens, pendant plus d'une demi-heure. Elle confessa la vérité de ses visions, les conseils de ses Voix. Elle rendit gloire à Dieu de ses conquêtes, certifia que le roi Charles était un bon chrétien, qu'elle avait eu bonne intention dans tous ses actes et s'en remettait à Dieu du soin de la juger. Elle s'humilia comme chrétienne puis, inspirée comme une prophétesse, elle annonça la défaite absolue des Anglais et la liberté de la France. Son éloquence atteignit les dernières limites du sublime ; une fois encore elle souleva dans les masses l'admiration, la pitié. Puis, abaissant ses yeux sur le bûcher sombre, elle se recommanda à la pitié de tous, pria les moines qui l'entouraient de célébrer pour elle le saint sacrifice, et répéta d'une voix brisée :

—Priez pour moi ! priez pour moi !

La foule hostile tout à l'heure se sent remuée échangée, entraînée. Les Anglais, qui redoutent une tentative pour sauver l'héroïque fille, crient :

—Au bûcher la sorcière ! au feu ! Nous ferez vous dîner ici ?